

Trouver sa vocation

L'année de mes dix ans, je célébrai avec mes parents une autre occasion, bien particulière. J'avais atteint ma première décennie sain et sauf certes, mais cela n'était pas rare pour un petit européen dans les années 70. Ce qui était en revanche plus inhabituel était de fêter au même moment, quelque part en Égypte, mon centième pays visité. Pour beaucoup d'entre eux, nous n'y avions passé que quelques jours avec mon père et ma mère hébergés chez une connaissance, un ancien collègue ou des étrangers recommandés par quelque ami. Parfois pourtant, nous étions restés quelques mois, participant à un projet plus ou moins fantaisiste de mon grand-père ou de l'une de mes tantes un peu folles. Argentine, Vietnam, Inde, Namibie, Portugal, nous avons appris sur place quelques rudiments des diverses langues pour ne pas trop dépendre de nos hôtes.

Cent pays. Pour chacun d'eux, ma mère m'avait demandé de garder un souvenir, de quelque nature qu'il soit... Le sens de cette démarche m'échappait alors. Cela m'ennuyait et les capacités de ma mémoire me semblaient infinies. Rencontres, mots, images s'accumulaient dans mon esprit comme les volumes d'une bibliothèque bien rangée. J'imaginais que plusieurs décennies de souvenirs pourraient ainsi rester accessibles. Je ne pensais pas du tout qu'il me faudrait, à vingt, trente ou quarante ans des sésames pour me donner un chemin d'accès à mon passé. Ces petites madeleines de papier, de métal ou encore de bois que ma mère m'avait forcé à conserver me servaient de décodeur, d'index et parfois même de clé pour atteindre les confins les plus secrets de ma mémoire.

Nos voyages cessèrent peu à peu. La maladie de ma mère qui nous imposa de nous installer sous des latitudes clémentes à proximité de structures médicales adaptées. Elle n'était pas vraiment souffrante dans la vie quotidienne et jamais je ne remarquai sa fatigue ou sa souffrance. Ou peut-être étais-je, entre onze et dix-sept ans, beaucoup trop concentré sur mes propres expériences pour avoir les yeux ouverts sur la réalité de la situation de ma mère ?

Ce mode de vie nomade, qui dura plus de dix ans, fut-il responsable de mon statut de fils unique ? Je ne le sus jamais. J'aime à penser que mes parents surent se satisfaire

d'un enfant et imposer cette situation à leur entourage. Leurs vies étaient à ce point remplies que jamais ils ne sentirent – du moins ne l'exprimaient-ils pas – de frustration à l'idée de n'avoir pas fondé une grande famille bourgeoise comme c'était le cas pour les frères et sœurs de mon père.

Pourrais-je pour autant me plaindre auprès de mes parents de n'avoir jamais eu de frère ou de sœur ? Ce serait une doléance exclusivement de principe. Il m'a été donné de vivre en compagnie de tant d'enfants, des enfants de tous horizons et que seule rapprochait la bienveillance dont ils bénéficiaient de la part de mes chers parents, que je peux même me vanter d'avoir eu des frères et sœurs aussi nombreux que différents par leur âge, leur origine ou leur religion. Comme je ne ressemblais pas à mes parents, cela donnait d'ailleurs souvent lieu à de réjouissants quiproquos.

Produit final de métissages européens variés, ma peau était presque brune, mes cheveux et mes sourcils épais et luisants, alors même que ma mère eut pu facilement passer pour une des filles d'Odin sa peau étant diaphane et ses cheveux clairs, fins et soyeux. Mon père lui avait le physique type du bon papa : ni grand ni petit, le corps tout à fait proportionné avec une rondeur exquise au niveau du ventre et une heureuse moustache châtain moussant au-dessus de ses lèvres qu'il ne rase pas jusqu'au jour de sa mort. Mon petit être fin et musclé ne semblait pas pouvoir être issu de ce bonhomme rassurant. Le souvenir le plus marquant à ce propos me ramène en Égypte. Mes parents avaient convenu avec mon grand-père que l'apprentissage de l'antiquité égyptienne ne serait jamais si pragmatique que le nez dans le sable au pied des pyramides. Nous y passions quelques mois, apportant nos modestes contributions sur un chantier de fouille. Ma mère cuisinait à partir de rien d'immenses marmites de soupe dont chacun venait se servir une coupelle qu'il finissait de saucer goulûment avec du bon pain plat de là-bas. Elle avait appris en quelques jours la recette locale du foul, cette soupe fameuse de fèves et l'avait adaptée aux circonstances, des fèves à chaque repas ne lui semblant pas la meilleure des idées lorsque l'on dort sous la tente à plusieurs. Elle assurait aussi une bonne partie de la logistique du chantier – il était indispensable entre autres de secouer les tapis et paillasses des tentes plusieurs fois par jour pour empêcher que les scorpions d'y nicher avec trop d'enthousiasme – A cette fin, la plupart des femmes d'ouvriers présents sur le chantier étaient sous ses ordres chaleureux. Mon père, évidemment,

professeur de son état, en profitait pour dispenser aux quatre vents des préceptes de sa langue tant aimée auprès de jeunes enfants des ouvriers du chantier. Il s'évertuait à leur faire prononcer la langue de Molière en laissant de côté leur accent oriental chantant, sa baguette soulignait les mots les suivant d'un trait bien droit : « Vous voyez bien que ma baguette ne danse pas, pourquoi donc faites-vous danser les mots ? ». De rage, à la fin des leçons, on le voyait soulever des nuages de poussière rouge en piétinant « Non de non de non ». Un jour, approcha alors l'une des femmes qui avait échappé à la surveillance de ma mère. Elle était très jeune, à peine sortie de l'enfance et déjà mariée. Mais sous son léger voile, son regard brillait. Son père, un commerçant plutôt aisé avait réussi à la faire admettre dans des cours avec de petits Européens et elle avait appris là quelques rudiments de français : « Mais 'meussieur', disait-elle en souriant doucement, il y a au moins un petit égyptien qui a bien compris votre leçon, il dit tout bien comme il faut... » Et là, elle me désignait de sa longue main fine ornée de tatouages rouges. Mon père rouge de colère, la classe partait d'un éclat de rire. Ils n'avaient pas compris ce qu'avait dit la jeune fille, mais ma réaction ne leur avait pas échappé : au moment où elle tendait le doigt vers moi, je me levai, tendis le bras vers le ciel et poussai un cri de victoire ! Mon père me fit la morale pendant quelque temps, il estimait que j'avais abusé de l'ignorance de mes camarades de classe pour m'attirer une gloire totalement imméritée : je lisais certes les textes d'apprentissage de la lecture destinés à de très jeunes enfants ou à celui du français comme langue étrangère, mais mon niveau n'était guère brillant pour mes dix ans et je m'ennuyais ferme à tenter de me plonger dans les textes que mon père me vendait avec enthousiasme. À quoi bon lire les aventures d'un jeune garçon au cœur de l'Alaska avec son chien alors que je parcourrais moi-même mille et mille chemins exotiques ? « Les livres doivent te guider », disait mon père, quand moi je répondais avec insolence « Si je lis, je ne peux pas regarder devant moi Papa ! » et ma mère riait de bon cœur. Elle posait ensuite sa main sur celle de mon père, disant que le temps viendrait pour moi : à chaque art correspondait selon elle un temps de la vie d'un homme éclairé, il ne fallait pas en forcer les rouages.

Au contraire de la lecture, je trouvais cet été-là une passion qui me suit encore aujourd'hui. Ainsi que je l'expliquais, nous avions chacun un rôle bien précis sur le chantier, mon jeune âge et l'incroyable chaleur qui régnait de sept heures du matin jusque sept heures du soir limitait évidemment les tâches auxquelles mes parents

m'imposaient de m'atteler. Il était pourtant hors de question pour eux que je reste sans rien faire. Dès mon plus jeune âge j'avais toujours participé d'une façon ou d'une autre : un enfant n'était pour eux ni un trésor qu'il faut protéger de la vie, ni bien sûr un esclave de plus. Ils trouvaient toujours la tâche parfaite qui me permettait de me sentir utile, d'apprendre quelque chose sans prendre sur le temps d'un adulte et par là, de devenir autonome. Sur le chantier égyptien, ma première mission était de nourrir les animaux : deux chiens, supposés surveiller le chantier la nuit, mais auxquels les ouvriers faisaient si peu confiance qu'ils se relayaient pour tenir la garde. Les pillages de chantier commencèrent à cette époque, mais pire que cela – nous avions peu d'espoir de trouver un quelconque objet de valeur et nous intéressions bien davantage aux pierres gravées laissées là par une famille proche des pharaons - c'était le grabuge laissé derrière les pilleurs qu'ils craignaient. Le travail par cette chaleur ne laissait aucune place au hasard : recommencer eut été une véritable catastrophe : le budget insuffisant, la saison des moissons démarrant, c'était l'assurance de fermer le chantier sans aucun résultat. Bien qu'inutiles à la garde, le dalmatien de mon grand-père et son Russell terrier ne le quittaient jamais. Et leur maître fidèle au principe familial trouva une place à ces gentils chiens un peu patauds dans notre petite organisation ! Quant à savoir si le rôle de celui qui nourrit ceux qui déjà ne servent pas à grand-chose était un rôle d'apparat, j'étais bien jeune alors pour y penser !

Je soignais aussi les chameaux et quelques chevaux. Eux étaient en revanche indispensables, puisque notre seul lien avec la première ébauche de civilisation à quelques dizaines de kilomètres de là. Un Bédouin m'aidait dans cette tâche, m'apprenant les gestes - parfois très physiques pour mon petit corps d'une dizaine d'années - : peigner les chevaux, gratter les sabots avec ce petit instrument incurvé en fer dont je n'ai jamais retenu le nom, leur donner de l'herbe sèche. Peu à peu, il me laissait les exécuter seul. Je me souviens que peu de temps avant notre départ, il avait insisté pour que mon père assiste à la préparation des bêtes avant une expédition à ramener des vivres. Il était incroyablement fier, malgré la barrière de la langue à avoir réussi à m'enseigner tout cela. Il dit à mon père – qui me traduisit ensuite – qu'il était heureux que l'art bédouin de s'occuper des bêtes voyage ensuite dans le monde dans les mains du petit homme blanc. Mon père habitué à ce que j'apprenne bien plus vite les gestes pratiques que les vers de Victor Hugo n'avait pas su comment

réagir : il ne voulait pas mépriser la joie de l'homme, mais ne souhaitait pas non plus que je m'enorgueillisse trop de mes exploits ! Je me rappelle encore son visage hésitant entre franc sourire à destination du Bédouin et regard dur du père exigeant pour moi. Finalement, emporté par l'enthousiasme de mon éducateur, il le gratifia de tapes amicales sur l'épaule et nous finîmes devant la tente de mes parents partageant la célèbre soupe de ma mère, riant de mes maladresses initiales qui avaient finalement cédé la place à un certain savoir-faire.

Mais je me suis encore éloigné de mon sujet, le soin de mes animaux ne m'occupait qu'une heure dans la journée, aussi mes parents m'avaient-ils confié une autre mission que je pris au sérieux comme aucune de celles qui m'avaient été confiées jusqu'alors. Leur idée était que j'apprenne à la fois de me servir d'un appareil de photographie, que je découvre par moi-même l'objet des fouilles et que j'aie seul au contact d'autrui avec souvent pour seul outil de communication, mes mains encombrées de cet appareil énorme. J'imagine que je me pris alors pour un de ces reporters à la mode qui écrivaient dans de grands journaux que mon père lisait lorsque nous étions dans des villes européennes. Je demandais à ma mère de me confier un petit carnet noir, je glissais sur ma casquette un crayon mal taillé et j'arpentais les longs chemins de sable qui bordaient le chantier. Je n'osais guère les premiers jours photographier d'autres personnes que ma propre famille, ou des groupes qu'ils composaient en majorité. Sur mon carnet, je ne prenais pas de encore de notes, gribouillant uniquement des dessins sans talent... posant ça et là quelques mots en français pour en demander à mon père la transcription en arabe. Mais peu à peu, ma confiance et mon intérêt grandirent. Je devins en quelques semaines le reporter officiel du chantier. Mes photos furent envoyées aux journaux quand enfin, nous eûmes mis à découvert les vestiges tant recherchés. Mon père ajouta à son article pour la Société de Cartographie des extraits de mon journal de voyage dont il me dit qu'ils étaient rafraîchissants, sans oublier de corriger de son encre rouge les multiples fautes. Le plus précieux des trésors ainsi produits demeure le journal que je commençai alors et ne terminai qu'à mes vingt ans. Dix années de photographies, dix autres pays visités. De précieuses photos de ma mère, disparue peu après, des anecdotes racontées – dont celles que je vous partage ici – qui devinrent les mémoires de ma famille et la source même de mon œuvre romanesque ensuite. Je ne devins pas vétérinaire, mais bien, à la surprise de mon père, un écrivain éminent et

un professeur de lettres, à mille lieues de ses prédictions, et au plus près des rêves secrets de ma mère.

MélissaC

(texte inspiré par une photo du National Geographic :
<http://natgeofound.tumblr.com/post/49183893823/louis-leakey-and-his-family-inspect-the-campsite>)